CLÉMENTINE
ET
DÉSORMES,
DRAME
EN CINQ ACTES ET EN PROSE;

Par M. DE MONVEL.

Représenté par les Comédiens François ordinaires du ROI, le Jeudi 14 Décembre 1780.



A PARIS;

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXXI.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

ACTEURS.

M. DE SIRVAN,	M. Vanhove.
VALVILLE, *fille de M. de Sirvan*,	M. Monvel.
M. DE FRANVAL, *pere*,	M. Brisard.
FRANVAL, *fils*,	M. Fleuri.
DESORMES, *Intendant de M. de Sirvan*,	M. Molé.
SAINT-GERMAIN, *vieux Domestique attaché à Valville*,	M. Auger.
CHARLES, *Domestiques de M. de Sirvan.*	M. Dugazon.
LOUIS, *Domestiques de M. de Sirvan.*	M. Dazincourt.
DEUX FERMIERS,	M. Belmont. M. Marsy.
CLÉMENTINE, *fille de M. Servan*,	Mlle. Doligny.
JULIE, *femme d'un certain âge, attachée à Clémentine.*	Mde. Préville.
DOMESTIQUES DE LA MAISON.	
LA MARÉCHAUSSÉE.	

La Scène se passe au Château de M. de Sirvan, à un quart-de-lieue d'une petite Ville de Province.



CLÉMENTINE
ET
DÉSORMES.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un appartement élégamment meublé. A droite, est une porte qui conduit chez Clémentine; à gauche, est l'appartement destiné à M. de Franval; au fond, une porte à deux battans, par où l'on va chez M. de Sirvan. Un secretaire est, sur le Théâtre, à la droite des Acteurs. Il est entre six & sept heures du soir.

SCENE PREMIERE.

DÉSORMES, *seul, & placé contre le secretaire.*

QUE j'ai bien peu la tête à ce que je fais! (*Il reste un moment les deux coudes appuyés sur le bureau, & le visage caché par ses mains; après un profond soupir, il dit*): Il le faut..., c'est une nécessité..., oui, Clémentine, il faut vous fuir.... Clémentine! il faut renoncer à vous pour jamais! (*il reprend sa plume*) Continuons... tout cela est en regle, on n'aura rien à me reprocher... mais moi! moi! (*en jettant sur le bureau la plume qu'il tenoit*) Ah!

malheureux ! ne devois-tu pas te connoître ? Toi que l'infortune pourfuit dès le berceau, étoit-ce à toi ?... non... non... mon cœur s'eft trouvé engagé, entraîné... je ne m'en appercevois pas. J'ai réfléchi, il n'étoit plus temps... (*après un filence, vivement, & en fe levant*) Il l'eft encore de m'arracher au danger qui m'environne ; il eft temps encore, en fuyant cette maifon, de lui rendre la paix que j'en ai bannie... & quel feroit mon efpoir, en reftant en ces lieux ? d'armer une jeune perfonne contre tous ces devoirs ; de la rendre rébelle aux ordres de fon pere ; d'achever de me perdre, & de la perdre elle-même, en nourriffant l'erreur qui nous avoit féduits, de l'arracher des bras paternels, & d'affocier fon deftin au fort d'un malheureux, qui, tout innocent qu'il eft, n'en eft pas moins traité comme un coupable, que fa famille a rejetté de fon fein, que fon propre pere a chaffé loin de lui, que fes amis ont oublié, & pour qui la douleur eft devenue un fentiment d'habitude... fuyons... je le dois... ô mon pere !... que de reproches vous avez à vous faire ! (*il ferre plufieurs papiers*) Partons... ma liberté m'appartient... & mon cœur !... Le facrifice eft affreux.. mais, je le dois à l'honneur.



SCENE II.

JULIE, DESORMES.

JULIE, *triftement.*

MONSIEUR Déformes, Mademoifelle, demande fi vous pouvez paffer un inftant dans fon appartement... ah, Monfieur !...

DÉSORMES, *avec inquiétude.*

Qu'eft-ce, Julie ?

JULIE.

Clémentine ! elle eft dans un défefpoir !... ah ! votre cœur en feroit déchiré.

DÉSORMES.

Hélas !

JULIE.

Son pere fort de chez elle...

DÉSORMES.

Eh bien !

JULIE.

Il lui vient d'annoncer l'arrivée de son époux futur ... le pere du jeune homme arrive aujourd'hui même.

DÉSORMES, *d'une voix étouffée.*

Oui, ce soir, je le sais ... (*il regarde à sa montre*) Il est sept heures ... dans une heure il sera ici ... le fils n'arrivera que demain.

JULIE.

Monsieur de Sirvan a quitté Clémentine, pour aller au devant de son ancien ami ... les larmes de sa fille, ses raisons contre un hymen qu'elle abhorre, ses prieres, son désespoir, n'ont pu le fléchir ... il n'est plus d'espérance, & vous voilà séparés sans retour.

DÉSORMES, *avec un profond soupir.*

Sans retour !

JULIE.

Je l'avois bien prévu ... lorsque je m'apperçus de votre amour, ma raison m'avertit mille fois des dangers qui vous menaçoient. Etat, fortune, naissance, tout vous disoit que vous ne pouviez prétendre à Clémentine, tout devoit l'armer contre vous, tout me faisoit un devoir de trahir votre secret ... je l'ai gardé: ma tendresse pour cet enfant que j'ai élevé, ses larmes, vos instances, l'estime que vous m'avez inspirée, mon amitié pour vous ... tout m'a fait illusion. Vous vous nourrissiez d'espoir, & j'embrassois une chimere qui vous promettoit le bonheur ... l'événement a tout détruit; il m'éclaire bien tard sur ma faute ... je me la reprocherai toujours : vous & Clémentine devez me la reprocher sans cesse; un mot vous arrêtoit sur le bord de l'abyme, & s'il s'est ouvert sous vos pas, c'est ma seule foiblesse qu'il en faut accuser.

DÉSORMES.

Julie, je vous l'ai dit, je suis d'un rang à prétendre à Clémentine ... si le destin se fût montré moins ardent à me persécuter, elle n'eût jamais rougi de porter le nom de mon épouse ... je ne puis m'expliquer davantage ... mais vous avez raison ... tout nous sépare ... je subirai mon sort ... & sait-on à présent quel est celui qui vient recevoir sa main ?

JULIE.

C'eſt encore un myſtere. Tout ce que j'ai pu pénétrer, tout ce qu'a pu juſqu'à ce jour démêler ma maîtreſſe, c'eſt qu'il eſt fils d'un Préſident au Parlement de Grenoble.

DÉSORMES.

(*Vivement*) De Grenoble, dites-vous ?... (*à part*) Je ſerois reconnu... fuyons; il n'y a point à balancer.

JULIE.

Comment ?

DÉSORMES, *avec trouble.*

Julie... allez retrouver votre maîtreſſe... dites-lui... que j'aurai l'honneur de lui parler.

JULIE.

Ah ! Monſieur ! je crains bien que l'iſſue de cet événement ne ſoit funeſte pour elle. Vous connoiſſez M. de Sirvan, il aime & ſa fille, & ſon fils; mais il eſt violent; dans le moment de ſa colere, il ne connoît plus rien, il accable; ſes écarts ne ſont pas longs, à la vérité, mais les premiers inſtants ſont affreux.

DÉSORMES.

Il eſt violent, je le ſais, mais il eſt bon; il porte un cœur ſenſible... Julie... n'abandonnez pas Clémentine, elle a beſoin de conſolation.

JULIE.

Vous pouvez tout ſur ſon cœur. C'eſt à ſon bonheur que vous devez le ſacrifice d'un amour qui ne peut être pour tous deux, qu'une ſource éternelle de chagrins; parlez-lui... repréſentez-lui... mais je vous connois, mes vœux ſeront remplis, puiſque c'eſt votre probité que j'implore, & que c'eſt d'elle ſeule que je puis tout obtenir.

DÉSORMES, *avec fermeté, mais avec un ſoupir.*

Je ferai mon devoir.



SCENE III.

DESORMES, *seul.*

(*Il a les bras croisés, & son visage doit peindre le trouble de son ame. Il reste un moment immobile, il va se jeter ensuite sur un siege. Son silence n'est interrompu que par quelques soupirs étouffés, & se levant avec vivacité*) :

JE ne serai point témoin du bonheur de mon rival ... cette idée est affreuse ! Quel est-il ? quel est ce fortuné mortel, qui m'enleve tout ce que j'aime, tout ce que j'aimerai jusqu'au dernier soupir ? Grenoble l'a vu naître ... son pere le conduit ici ... son pere l'aime sans doute ! il veut le bonheur de son fils, puisqu'il a demandé pour lui Clémentine, puisqu'il lui donne pour épouse tout ce que la nature a formé de plus parfait ! Ah, mon pere ! sans votre aveuglement, sans votre foiblesse pour une marâtre cruelle, j'aurois pu, comme ce jeune homme, prétendre à la félicité ! vous auriez pu prévenir mon rival ! j'aurois reçu de vos mains Clémentine ! vous m'auriez donné plus que la vie, en obtenant, pour votre fils, un bien sans lequel il n'est plus, il ne fera plus de bonheur pour lui. Ah ! mon pere, quelle différence ! Vous m'avez accablé du poids de votre malédiction ! vous m'avez banni, chassé loin de vos yeux ... le malheur est tout mon partage ; les larmes, le désespoir, voilà mon avenir ! ô Dieu ! donne-moi la force ... j'en ai besoin. Grand Dieu ! ne m'abandonne pas ... Si ta voix, qui parle à mon cœur, n'eût pas cent fois arrêté mon bras désespéré ... je ne serois plus, je ne souffrirois plus ! N'ai-je donc reçu la vie que comme un fléau de ta colere, & ne me défends-tu d'en sortir, que pour en perpétuer les tourments ?





SCENE IV.

DESORMES, LOUIS.

LOUIS.

MONSIEUR Déformes, voilà les Fermiers qui apportent de l'argent. (*Déformes eſt appuyé ſur le doſſier d'une chaiſe; il eſt abſorbé dans ſes réflexions; il ne voit, n'entend rien; Louis lui crie à l'oreille*) : Monſieur ...

DÉSORMES, *diſtrait.*

Plaît-il?

LOUIS.

(*A part*) Comme il a l'air agité ... (*haut*) Ce ſont ces Fermiers qui ont eu ordre d'apporter de l'argent.

DÉSORMES.

(*Avec agitation*) Oui ... Eh bien ... puiſqu'ils ſont là ... (*revenant à lui*) faites-les entrer, je vais les recevoir ... (*à part*) Tâchons de ſurmonter mon trouble.

LOUIS, *l'obſervant, & à part.*

Ce garçon-là, depuis quelque temps, a je ne ſais quoi dans la tête ... (*il fait quelques pas pour ſortir, & revient*) Monſieur ſauroit-il ſi M. de Valville eſt rentré? ſon pere le demande.

DÉSORMES, *avec diſtraction.*

Qui, Valville? ... le frere de Clémentine?

LOUIS.

Oui, le frere de Mademoiſelle ... (*à part.*) Mais, à quoi penſe-t-il donc?

DÉSORMES, *toujours préoccupé.*

Je ne l'ai pas vu de la ſoirée.

LOUIS.

Comme ce Château n'eſt qu'à un quart de lieue de la ville, & que probablement il y eſt allé, il pourra être de retour pour ſouper. (*voyant que Déformes ne lui répond pas*) Oh, il y a du dérangement dans ce cerveau-là ... (*aux Fermiers*) Entrez, Meſſieurs, entrez, M. Déformes va vous expédier.

(*Il ſort en regardant Déformes, & en témoignant la ſurpriſe où il eſt de ſes diſtractions.*)

SCENE V.

SCENE V.

DESORMES, DEUX FERMIERS.

LE PREMIER FERMIER.

VOTRE ferviteur, M. Déformes, nous vous avons fûrement fait attendre, mais ce n'eft qu'hier que nous avons reçu votre lettre.

DÉSORMES.

Ce n'eft auffi que d'hier, mes amis, que j'ai fu de M. de Sirvan le befoin qu'il avoit de la fomme que je vous ai demandée de fa part.

LE SECOND FERMIER.

La voilà, que nous apportons.

DÉSORMES.

C'eft cinq mille francs pour vous, je crois.

LE PREMIER FERMIER.

Et fept que je tiens, c'eft le compte. M. Déformes, nous aurions eu befoin d'une remife, ou du moins, de quelque délai ; l'année n'a pas été bonne.

LE SECOND FERMIER.

Sans des amis nous aurions été bien en peine.

DÉSORMES.

Soyez perfuadés que s'il eût dépendu de moi, vous euffiez obtenu du temps.

LE PREMIER FERMIER.

Oh! nous le favons bien : vous êtes bon, compatiffant ; fi vous êtes jamais riche, & fi vous avez des terres, heureux ceux qui feront vos Fermiers ! Vous entrerez dans leurs peines ; tous les événements ne vous feront pas égaux : vous fentirez que le travail eft toujours le même, que la terre eft toujours trempée de notre fueur, mais qu'elle trahit bien fouvent nos efpérances ; vous n'exigerez pas, de ceux qui la mettent en valeur, de vous donner beaucoup quand ils n'auront rien reçu . . . Vous ferez leur pere, & ils

vous béniront. Que tous les gens riches ne vous ressemblent-ils !

DÉSORMES.

Je vous remercie, mes amis; mais c'est le portrait de M. de Sirvan que vous venez de faire : malheureusement pour vous, il ne pouvoit se passer de cet argent : il ne doit pas lui rester ; c'est pour en obliger un ami.

LE SECOND FERMIER.

En ce cas-là, je n'ai plus de regret.

DÉSORMES, *tout en leur parlant dans le courant de la scene, a fait leurs quittances, & les leur présente.*

Voilà votre quittance... Oui, c'est celle-ci... Voilà la vôtre.

LE PREMIER FERMIER.

Grand merci.

LE SECOND FERMIER,

En voilà pour quelque temps !

DÉSORMES.

Vous ne repartirez pas ce soir ?

LE SECOND FERMIER.

Non pas; il est nuit close... demain, à la pointe du jour.

LE PREMIER FERMIER.

Mais nous vous arrêtons; vous avez peut-être des affaires ? Adieu, M. Désormes.

LE SECOND FERMIER.

Nous nous recommandons à vous.

DÉSORMES.

Adieu, mes bons amis, portez-vous bien.



SCENE VI.

DESORMES, *seul.*

(*Il laisse les sacs sur le secretaire ouvert, & il dit, après un moment de réflexion*) :

JE n'irai point parler à Mademoiselle de Sirvan... elle ignore que je dois partir cette nuit... aurois-je

la force de lui cacher? ... non : elle liroit dans mes yeux, dans mon cœur ... & sa douleur, ses larmes ... Je n'irai point lui parler ... j'acheverois de me perdre... Cet écrit l'instruira de ce que ma bouche ne pourroit jamais lui dire ; je ne verrai point ses pleurs ... Elle ne sera pas témoin de mon désespoir. On vient ... (*il apperçoit Clémentine, se leve vivement*). C'est elle ... (*avec une joie involontaire*) Je la verrai donc encore une fois !



SCENE VII.

CLEMENTINE, DESORMES.

DESORMES.

(*Il va au devant d'elle : elle verse des larmes, & détourne la tête pour les cacher à Désormes.*)

CLÉMENTINE ! grand Dieu ! quel état est le vôtre ! Au nom du ciel, calmez-vous, votre douleur m'accable.

CLÉMENTINE, *après s'être assise.*

Ah ! Désormes ! vous m'abandonnez ... vous me laissez seule, & livrée à ma peine mortelle ... vous souffrez que l'on me sacrifie ... & vous m'avez dit que vous étiez d'un rang à pouvoir prétendre à ma main !

DESORMES.

Je suis né d'un pere qui tient un état distingué dans une des premieres villes du Royaume : mon sang est noble ; le nom de mes aïeux, connu peut-être avec quelqu'avantage ... mais je n'en suis pas plus heureux.

CLEMENTINE.

Pourquoi m'avoir toujours caché l'origine de vos peines ? Pourquoi ne vous être point ouvert à mon pere ? il eût pu vous servir.

DESORMES.

J'ai dû me taire, souffrir en silence, & ne point révéler un secret dont la connoissance eût fait rou-

gir celui de qui j'ai reçu le jour. Une belle-mere a causé toute mon infortune... mon pere l'adoroit; il me sacrifia à sa tranquillité personnelle; je n'eus d'autres torts que des inconséquences pardonnables à ma jeunesse. Ma belle-mere, pour avancer un fils, unique fruit de son mariage, empoisonna ma conduite aux yeux de son époux. Il la crut. Trop fier pour savoir fléchir, je défendis mon innocence & mes droits, sans doute avec trop de chaleur : on me supposa les plus affreux desseins; il n'est point d'horreurs que l'on ne m'imputât. Mon pere, excité par les conseils de sa femme, obsédé sans cesse, & perpétuellement aigri, me bannit de sa présence, & m'accabla de sa malédiction.

CLÉMENTNE.

Quelle rigueur dans un pere !

DESORMES.

J'apprends, par des voies indirectes, que l'on se propose de m'enlever ma liberté, je suis loin des lieux qui m'ont vu naître. Après avoir long-temps erré, j'arrive enfin dans ce séjour; je vous vois, je vous adore, & tous mes maux sont oubliés. L'état d'Intendant, cet état si peu conforme à ma naissance, s'annoblit à mes yeux, dès qu'il me rapproche de vous. Présenté à M. de Sirvan par un vieux militaire, qui me connoissoit assez pour répondre de moi, votre pere accepte mes services... & j'ai vainement espéré de la fortune & du temps, une révolution qui me permît d'aspirer à votre main.

CLÉMENTINE.

Mais, pourquoi n'avoir pas cherché les moyens de vous justifier aux yeux de votre pere ?

DESORMES.

Mes lettres ont été interceptées; les démarches de mes amis toutes infructueuses; le découragement m'a pris; je n'ai plus fait de tentatives; depuis sept ans, je n'ai rien appris de ma famille; il y en a bientôt onze qu'elle m'a rejetté de son sein.

CLÉMENTINE.

Malheureux ! avec tant de vertus ?

DESORMES.

Si la vertu n'étoit pas elle-même sa récompense, que serviroit d'être vertueux ?... Votre douleur seule est un tourment qui surpasse mes forces. Me pardonnerez-

vous de vous avoir causé des chagrins ? . . .

CLÉMENTINE.

Qui ne finiront qu'avec ma vie.... Mais je ne vous accuse point.

DESORMES.

Ah ! par pitié, ne déchirez pas mon cœur . . . (*avec effort*) Vous ne serez jamais à moi, je ne puis être à vous.

CLÉMENTINE.

Et c'est vous qui me le dites ! . . . vous, cruel ! . . . vous avez raison. Répétez-moi que je ne serai jamais à vous. . . . Mais quelle erreur nous avoit donc séduits ? Ne devions-nous pas prévoir ? . . . Ah ! je ne vous reproche rien ; mon cœur a prévenu le vôtre : c'est moi qui suis coupable . . . mon pere l'a prononcé . . . Dans trois jours.... Désormes, j'ai besoin d'un ami qui me tende une main secourable : c'est vous que j'implore ; rappellez ma raison qui s'égare ; soyez mon protecteur, mon appui . . . . donnez-moi des armes contre vous-même ! Je ne puis être à vous, guérissez mon cœur d'un amour qui faisoit ma félicité ; parlez, je n'espere qu'en vous ; c'est à Désormes de me rappeller à moi-même : c'est à son courage de me rendre le mien.

DESORMES, *avec l'effort le plus pénible.*

Clémentine ! . . . l'absence, le temps, les réflexions changeront en vous des sentimens que le devoir tournera vers un autre. Chaque jour ajoutera à vos efforts ; vous en verrez le succès ; vous vous en applaudirez, & la raison hâtera la victoire.

CLEMENTINE, *le regardant fixement.*

Puisque vous croyez que le temps triomphera de ma tendresse, le temps éteindra donc votre amour ?

DESORMES, *emporté par la passion.*

Moi, cesser de vous aimer ! jamais ! (*revenant à lui*) Mais je m'oublie... Mademoiselle, dans trois jours un autre aura des droits sur votre cœur.

CLEMENTINE, *vivement.*

Des droits ! en est-ce un, que la violence ?

DESORMES.

Non, l'ame est libre ; mais elle doit immoler sa liberté à des devoirs de convention, quand ces devoirs inté-

reſſe le bonheur de la ſociété. Surmonter ſes paſſions eſt ſon emploi continuel : elle le doit, elle le peut. Si l'effort eſt pénible, ah! qu'il eſt doux de ſe dire, je ſuis environné d'êtres dont la félicité eſt en moi : il m'en a coûté pour la leur procurer; mais j'ai combattu, j'ai triomphé, ils ſont heureux, & leur bonheur eſt mon ouvrage. Voilà ce que dira Mademoiſelle de Sirvan, en voyant ſon époux, ſes enfants, ſon pere; elle ſera tranquille, ſe ſouviendra de moi, & ne s'en ſouviendra jamais qu'avec un ſentiment d'eſtime.

CLEMENTINE.

Ah! mon ami, vous n'avez point réuſſi... vous avez ajouté à l'opinion que j'avois de vous, & vous n'avez point affoibli mon amour.

DESORMES.

Mademoiſelle...

CLEMENTINE, *avec un effort marqué.*

Je ferai tout pour me vaincre... Je déſeſpere d'y parvenir... mais j'emploierai tous mes efforts... (*avec le plus tendre intérêt*) Et vous?.. vous! que deviendrez-vous?

DESORMES.

Il eſt toujours à l'honnête homme des voies permiſes pour échapper à l'indigence. La guerre eſt allumée; j'ai déjà ſervi, je ſervirai; je ſais que la fortune qu'on fait par le métier des armes eſt lente, & quelquefois plus brillante que ſolide; je ſais que le courage eſt ſouvent oublié; mais il eſt beau de ſervir ſa patrie, dût-on même un jour avoir à la taxer d'ingratitude.

CLÉMENTINE.

Eh bien, éloignez-vous, fuyez-moi, ſervez votre pays, mais ménagez vos jours; ils me ſeront toujours bien chers! ſouvenez-vous de Clémentine qui ne vous oubliera jamais... Adieu, Déſormes, adieu... Votre rang eſt égal au mien, l'hymen auroit pu nous unir, un pere aveuglé vous accable... Bientôt nous ne nous verrons plus; je vous aime... & je ſerai l'épouſe d'un autre.

(*Elle s'éloigne lentement, toujours en regardant Déſormes. Il la ſuit triſtement des yeux; ils ſont tous deux un geſte qui témoigne leur déſeſpoir, & Clémentine rentre dans ſon appartement*).

SCENE VIII.

DESORMES, *seul.*

O vertu ! ô devoir ! êtes-vous satisfaits ? le sacrifice est-il assez entier ? c'en est donc fait, & je viens de lui dire un éternel adieu. Remettons cette lettre à Julie... elle la rendra à Mademoiselle de Sirvan, quand je ne serai plus ici... hélas ! cette nuit je n'y serai plus.... C'est pour la derniere fois, Clémentine, que vous entendrez parler du malheureux Désormes. Mes comptes sont en regle, & je puis maintenant... une voiture entre dans la cour... seroit-ce déjà ?... (*il va vers la fenêtre*) Une chaise de poste !... il n'est donc plus d'espoir... c'est le pere de l'époux futur de Clémentine... partons sans différer... Mais j'oubliois... ah ! fuyons, & ne nous exposons pas à des questions... mes effets me seront rendus... que mon repos, que celui de Clémentine n'est-il aussi assuré !... portons cet argent à ma caisse, & renvoyons-en la clef à M. de Sirvan, lorsque...

SCENE IX.

DESORMES, JULIE.

JULIE.

LE Président arrive, il descend de voiture. Voilà l'appartement que Monsieur lui destine ; il peut s'y rendre dans un instant... vous le verrez... vous saurez...

DESORMES.

(*Il étoit debout devant son bureau ouvert, quand Julie est entrée. Il avoit deux sacs d'argent sur un bras, & s'apprêtoit à en prendre deux autres, lorsque écoutant Julie, & cédant à ses craintes, il rejette les sacs dans le secretaire, le pousse sans le fermer, y laisse la clef, & tout plein de son trouble, il dit à Julie, en lui présentant la lettre qu'il vient d'écrire*) :

Ah! Dieu! non... je ne puis... Julie... faites-moi l'amitié de rendre cette lettre à Mademoiselle de Sirvan.

JULIE.

De votre part?

DESORMES.

Oui.

JULIE.

A l'inftant même?

DESORMES, *avec le plus grand trouble.*

Non, non... ah! Julie! je vous le demande en grace... ce foir... cette nuit... ne la lui rendez que demain.

JULIE.

Demain foit.

DESORMES, *d'une voix étouffée.*

Adieu, Julie.

JULIE.

Quoi! l'on ne vous reverra point.

DESORMES, *d'une voix coupée par les fanglots.*

Ne la quittez pas... ayez pitié d'elle... confolez-là... je n'oublierai jamais tout ce que vous avez fait pour moi... dites-lui... qu'elle ne fortira jamais un moment de mon cœur... que jufqu'à la mort... ah! Julie!... adieu... mes pleurs vous difent trop... mais je le dois... adieu.

SCENE X.

JULIE, *feule.*

AH! malheureufe Clémentine! fes larmes m'ont tout appris... ils ne fe verront plus.





SCENE XI.

JULIE, SAINT-GERMAIN.

SAINT-GERMAIN.

Ou donc eſt M. de Valville, Julie ? ſon pere le demande depuis une heure.

JULIE.

Je ne ſais pas. Voilà pluſieurs fois qu'il ne rentre que bien avant dans la nuit... cela ne lui étoit pas ordinaire. Votre maître ſe dérange, Saint-Germain.

SAINT-GERMAIN.

Si M. de Sirvan le ſavoit, inflexible comme il eſt, cela feroit un beau bruit... n'en parlez pas... c'eſt peut-être quelque folie de jeuneſſe... que diable auſſi, voilà ce que c'eſt que de ne pas donner aux jeunes gens une honnête liberté... l'excès de ſévérité leur eſt auſſi nuiſible, que la trop grande indulgence.

JULIE.

Que lui veut M. de Sirvan ?

SAINT-GERMAIN.

Il doit partir à cinq heures du matin avec moi, pour aller au devant de ſon futur beau-frere, M. de Franval le fils... car on ſait enfin le nom de cet époux ſi long-temps inconnu. Une affaire d'honneur l'avoit obligé de ſe cacher ; elle vient d'être accommodée, & tout myſtere eſt déſormais inutile... mais la cloche vient de ſonner, on va ſe mettre à table... juſqu'au revoir, Julie.

JULIE.

Adieu, Saint-Germain. (*ſeule*) Courons vers ma maîtreſſe, ménageons ſon cœur ſenſible & malheureux, & préparons-là, par degrés, au coup affreux que je dois lui porter.

Fin du premier Acte.

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

CLEMENTINE, JULIE.

JULIE.

EH quoi! vous me fuyez!

CLEMENTINE, *en pleurant.*

Ah! laissez-moi... laissez-moi.

JULIE.

Tout le monde à table s'est apperçu de votre douleur... Que voulez-vous que l'on pense?

CLEMENTINE.

Que m'importent l'opinion, les jugements... on me sacrifie... on déchire mon cœur... & l'on me défendroit les larmes.

JULIE.

Mais vous succomberez à cet état violent.

CLEMENTINE, *avec l'accent de la plus profonde douleur.*

Que je meure!... ah! que je meure

JULIE.

Clémentine, vivez pour ceux qui vous aiment; vivez pour Julie, à qui vous êtes si chere, qui a pris soin de votre enfance, qui vous regarde comme sa fille, qui sacrifieroit pour vous sa vie... Ne suis-je donc plus celle à qui vous avez donné si souvent le tendre nom de mere, que vous avez honoré de ce titre depuis l'instant où la mort vous enléva la vôtre?... Clémentine! est-ce là ma récompense? Et pour prix de mes soins, me réduisez-vous au plus affreux désespoir?

CLÉMENTINE, *l'embrassant avec tendresse.*

Mon amie! ma tendre amie! (*d'une voix basse, & avec*

timidité) Il n'a pas ſoupé ici? Vous ne ſavez pas où il eſt ?

JULIE.

Non.

CLEMENTINE.

Lui avez-vous parlé, Julie ?

(*Toutes ces queſtions, du ton d'une perſonne qui tremble d'apprendre ce dont elle brûle d'être éclaircie*).

JULIE.

Oui, Mademoiſelle.

CLEMENTINE.

Il ne vous a pas dit où il alloit ?

JULIE.

Je ne m'en ſuis pas informée.

CLÉMENTINE.

Il ne ſeroit point déjà parti ?

JULIE.

Je ne crois pas.

CLEMENTINE, *après un ſilence, pendant lequel elle obſerve Julie d'un œil fixe, & avec le plus grand déſeſpoir.*

Ah! Julie! je ne le verrai plus!

(*Elle ſe jette dans les bras de Julie, qui la preſſe avec tendreſſe*).

JULIE.

Mademoiſelle...

CLEMENTINE. *Sa raiſon commence à s'égarer.*

On veut que j'épouſe M. de Franval... il arrive demain; dans trois jours on exigera de moi de le ſuivre à l'autel....

JULIE.

Il faut vous y réſoudre.

CLEMENTINE, *avec éclat.*

Jamais! jamais! ... Je ſuis déſeſpérée! (*plus doucement*) Déformes m'avoit calmée... la vertu a tant d'aſcendant ſur une ame vertueuſe!... & la mienne n'a rien

à ſe reprocher. (*après un ſilence, & de l'air le plus ſombre, en portant la main ſur ſon cœur*). Je ne ſais ce qui ſe paſſe à préſent dans mon cœur ... chaque moment ajoute à mes tourments.

JULIE.

Calmez-vous, Clémentine ; que la raiſon ait au moins aſſez d'empire...

CLEMENTINE, *ſe levant, & diſant avec la plus grande force, & le débit le plus rapide :*

Ce M. de Franval, pourquoi vient-il? qui l'autoriſe à demander ma main? l'amour ne lui ſert point d'excuſe; je ne le connois pas, il ne m'a jamais vue. Quel droit a-t-il à ma tendreſſe? Regarde-t-il mon aveu comme inutile au lien qu'il veut former? Mes ſentiments ne ſont-ils donc rien pour ſa délicateſſe?... Mais, quel eſt donc ce plaiſir barbare d'opprimer un être foible, qui n'a d'autre défenſe, que des prieres & que des larmes? Pourquoi déchirer un cœur que l'on ne peut attendrir? Pourquoi trainer à l'autel une infortunée qui atteſte la nature entiere, qui prend le ciel à témoin de la violence que l'on fait à ſa volonté! Une femme eſt-elle donc une malheureuſe victime, que l'on croit pouvoir immoler ſans pitié? Notre bonheur n'eſt-il donc rien pour les hommes? Sommes-nous des eſclaves, & ſont-ils des tyrans?

JULIE.

Le fils de M. de Franval ne voudra point, ſans doute, abuſer de l'autorité de votre pere, & de l'appui qu'il donne à ſes prétentions ſur vous. Il eſt des hommes généreux; celui-là peut-être eſt du nombre.

CLÉMENTINE, *ſe calmant un peu.*

Eh bien, je me flatte qu'il aura pitié de mon déſeſpoir, qu'il obtiendra de mon pere de rompre, ou du moins de différer un hymen que je n'enviſage qu'avec horreur. Mon frere eſt étroitement lié avec lui, c'eſt ce qu'il vient de me dire... ils ſe connoiſſent dès l'enfance... Hélas! Valville ignoroit que c'étoit à cet ami ſi cher que l'on me deſtinoit. Il eût déjà ſans doute employé le pouvoir qu'il doit avoir ſur lui, pour le diſſuader de notre alliance!.... Valville me ſervira; je le prierai, je le conjurerai d'attendrir M. de Franval ſur mon ſort infortuné.... Mon frere eſt-il encore à table?

JULIE.

Oui, Mademoiselle ; & j'ai cru lui voir un air bien triste.

CLÉMENTINE.

Mon pere est si févere.... malgré la bonté de son cœur & sa tendresse pour nous, il a quelquefois des emportements si cruels... sa violence est si terribe, qu'il nous a toujours inspiré plus de crainte que de confiance... hélas! s'il avoit eu pitié de sa fille, si mes larmes l'avoient touché, je ne serois pas dans l'état horrible où je me vois! car je sens bien que mon état est affreux. J'ai reçu du ciel un cataƈtere naturellement enclin à la mélancolie; née aveç un cœur malheureusement trop sensible, les impressions que j'y reçois, sont ineffaçables. Vous me connoissez, Julie; vous savez si le changement est fait pour moi; s'il est possible que je voie jamais avec indifférence ce qui fut pour moi l'objet du plus tendre attachement. Jugez si jamais il est possible que j'oublie. Déformes, si je puis jamais prétendre à voir un autre le remplacer dans mon cœur, & s'il est en moi de former le plus respeƈtable des liens, quand je brûle à jamais d'un feu dont l'hymen me feroit un crime.

JULIE.

Non, je vous rends justice; mais vous connoissez l'étendue des devoirs que vous imposent & le nom de fille, & celui d'épouse que vous allez porter. Vos réflexions, Mademoiselle... mais on est sorti de table... on vient dans cet appartement...

CLEMENTINE, *avec effroi.*

C'est mon pere ... j'entends sa voie... je frissonne... elle ne m'a jamais fait une telle impression.



SCENE II.

CLEMENTINE, JULIE, M. DE SIRVAN, M. DE FRANVAL.

M. DE SIRVAN.

On n'a point vu M. Déformes... Sait-on où il est?

JULIE.

Non, Monſieur.

M. DE SIRVAN, *à M. de Franval.*

C'eſt mon Intendant... Vous n'avez pas beſoin de cet argent ce ſoir... demain matin vous aurez toute la ſomme; Déſormes vous la comptera : il doit en avoir reçu une partie aujourd'hui.

M. DE FRANVAL.

Rien ne preſſe; demain, après-demain, mon ami; n'ayez là-deſſus aucune inquiétude. Cette acquiſition qui me rapproche de vous, me tient vivement au cœur; mais quelques jours de retard ne peuvent me la faire manquer. (*s'approchant de Clémentine*) Qu'avez-vous, Mademoiſelle? vous paroiſſez incommodée.

M. DE SIRVAN.

Ce n'eſt rien, ce n'eſt rien : rentrez, Mademoiſelle.

M. DE FRANVAL.

Son aſpect ſeul inſpire le plus vif intérêt....

(*Clémentine regarde M. de Franval d'un œil égaré, fait un geſte qui marque le déſordre de ſes idées ; elle revient à elle, s'approche de ſon pere, à qui elle prend la main avec vivacité, la lui baiſe, le regarde, ſoupire, & ſort avec Julie*).



SCENE III.

M. DE SIRVAN, M. DE FRANVAL.

M. DE FRANVAL.

VOus ne m'avez pas trompé, mon ami ; Clémentine eſt charmante, mon fils eſt doux, il a de bonnes qualités, il rendra votre fille heureuſe ; je ſuis ſûr qu'il le ſera avec elle.

M. DE SIRVAN.

Le changement d'état l'épouvante : mais Franval eſt aimable, il rendra ce changement plus doux à ſupporter.

M. DE FRANVAL.

Je me flatte qu'il lui plaira. Obligé d'aller rendre grace au Miniſtre, & quelque diligence qu'il ait faite, nous n'avons pu tous deux arriver en même-temps ici.

M. DE SIRVAN.

J'eſpere demain matin avoir le plaiſir de l'embraſſer; mais vous êtes fatigué; liberté toute entiere: voilà votre appartement, allez vous repoſer.

M. DE FRANVAL.

Puiſque vous me le permettez, j'agirai ſans façon.

M. DE SIRVAN.

C'eſt ici, ſuivez-moi.



SCENE IV.

M. DE SIRVAN, M. DE FRANVAL, VALVILLE, SAINT-GERMAIN.

M. DE SIRVAN.

SAint-Germain, prenez des flambeaux. (*à Valville*) Monſieur, à cinq heures du matin, vous monterez à cheval avec Saint-Germain .... point de pareſſe, je vous prie.

VALVILLE.

Mon pere, j'exécuterai vos ordres.

M. DE SIRVAN, *à M. de Franval.*

Venez, mon ami.

M. DE FRANVAL, *à Valville.*

Monſieur, je vous ſalue. (*Ils ſortent tous deux*).

(*Valville lui fait la révérence, & reſte ſeul*).



SCENE V.

VALVILLE, *seul.*

(*Il se promene quelques moments en silence, il a l'air agité*).

JE ne trouve rien... aucun moyen ne se présente... il n'y a cependant pas à reculer, ma parole d'honneur est engagée... mais par quelle fatalité, moi qui n'eus jamais cette passion funeste, me suis-je laissé emporter?... un moment d'oisiveté... des liaisons que j'aurois dû fuir... ah! il dépend de nous d'arrêter les commencements du vice; mais après le premier pas, il nous entraîne, il nous subjugue, il nous empêche de revenir en arriere... Si je parviens à me tirer de cet abyme, jamais, jamais je n'aurai pareille faute à me reprocher... & il faut partir demain!... ah! ciel! quel parti prendre? à quel expédient recourir?

SCENE VI.

VALVILLE, SAINT-GERMAIN.

SAINT-GERMAIN, *rentrant avec un flambeau.*

VOus êtes encore ici, Monsieur?

VALVILLE, *toujours fort agité.*

Oui.

SAINT-GERMAIN.

Vous n'allez pas vous coucher? demain, à cinq heures du matin, il faut être à cheval.

VALVILLE, *se promenant avec inquiétude.*

Je le sais bien.

SAINT-GERMAIN, *l'examinant avec surprise.*

Qu'est-ce que vous avez, Monsieur?

VALVILLE.

Rien.

SAINT-GERMAIN, *l'observant toujours d'un œil inquiet.*

Rien ... rien ... vous n'avez pas ordinairement l'air si triste ... vous n'avez point soupé ?.!.. vous avez quelque chose que vous ne voulez pas dire ...

VALVILLE.

Non, je vous le répete ... je suis très-tranquille. (*Se promenant toujours de l'air le plus agité, & se parlant à lui-même*). Chaque instant ajoute à mon embarras! ... il faut cependant dégager ma parole, ou je suis déshonoré.

SAINT-GERMAIN, *posant vivement son flambeau sur une table, & se rapprochant de son maître.*

Déshonoré, Monsieur! expliquez-vous...

VALVILLE, *après un silence, regardant Saint-Germain avec le desir de s'expliquer, & la crainte de le faire; lui prenant vivement la main, & avec un grand soupir.*

Mon ami ...

SAINT-GERMAIN.

Monsieur.

VALVILLE.

Je suis dans la position la plus affreuse! ...

SAINT-GERMAIN.

Ah! Monsieur! vous m'effrayez! qu'est-ce que c'est donc? vous êtes-vous battu? devez-vous vous battre? Parlez-donc, Monsieur, parlez donc?

VALVILLE.

J'ai joué ... j'ai perdu.

SAINT-GERMAIN.

Beaucoup?

VALVILLE.

Mille louis.

SAINT-GERMAIN.

Ah, Monsieur!

VALVILLE.

Je n'en avois que cent sur moi, j'ai perdu le reste sur ma parole.

SAINT-GERMAIN.

Et comment ferez-vous?

VALVILLE.

Je l'ignore.

SAINT-GERMAIN.

Mille louis ! & ſi Monſieur votre pere en étoit inſtruit....

VALVILLE.

Ah ! ciel ! Saint-Germain, ne me trahiſſez pas... vous connoiſſez mon pere.

SAINT-GERMAIN.

Je me tairai.... Lui qui regarde le jeu comme la plus funeſte des paſſions... il ne vous le pardonneroit jamais... Mais, Monſieur, eſt-ce à vous de hafarder une ſomme ſi conſidérable ? êtes-vous votre maître ? ne dépendez-vous pas de l'homme le plus ſévere, d'un homme intraitable ſur toutes les folies de la jeuneſſe ?

VALVILLE.

Je me ſuis trouvé engagé... on perd, on s'obſtine ; plus la fortune vous eſt contraire, plus on s'opiniâtre à la bruſquer ; & l'eſpoir de réparer une premiere perte, vous entraîne enfin dans une ruine totale... voilà mon hiſtoire.

SAINT-GERMAIN.

Et votre parole d'honneur eſt engagée ?

VALVILLE.

Je n'y puis manquer ſans me couvrir d'infamie.

SAINT-GERMAIN.

Et quel eſt votre créancier ?

VALVILLE.

Un Officier étranger, qui part à quatre heures du matin, & à qui j'ai promis qu'avant trois heures ſon argent ſeroit chez lui.

SAINT-GERMAIN.

Et il n'y a pas moyen d'obtenir un délai ?

VALVILLE.

D'un homme qui part, d'un étranger que je ne reverrai peut-être jamais.

SAINT-GERMAIN.

Mais où trouver une pareille ſomme ?... J'ai bien

une centaine de louis : c'eſt tout ce que je poſſede, je vous l'offre de tout mon cœur.

VALVILLE

Ah ! mon ami... mais cela ne fait pas le demi-quart de la ſomme....

SAINT-GERMAIN.

Eh ! vraiment non.

VALVILLE.

Que vais-je devenir ?

SAINT-GERMAIN.

Ma foi, Monſieur, il n'y a qu'une choſe à faire.... Il faut affronter la tempête ; votre pere n'eſt pas encore endormi ; entrez chez lui, avouez tout.

VALVILLE, *avec la plus grande vivacité.*

O ciél ! dire à mon pere... & qui ſait juſqu'où pourroit aller ſa fureur ?

SAINT-GERMAIN.

Mais, comment ferez-vous ?

VALVILLE.

Tu connois mon pere, & tu me propoſes.... Dans la premiere violence, il n'eſt peut-être point d'extrêmités auxquelles il ne ſe portât... Non, non, je crains trop ſa colere.

SAINT-GERMAIN.

Je me met à la torture, & je ne vois rien, rien qui puiſſe vous titrer d'affaire.

VALVILLE, *abattu par le déſeſpoir, & d'une voix abſolument étouffée. Toute cette ſcene, qui ſe paſſe à côté de la chambre où repoſe M. de Franval, ſe débite à demi-voix ; & lorſque les Acteurs ſont forcés de l'élever, il eſt néceſſaire qu'ils conſervent toujours l'air de crainte qu'ils doivent avoir, d'être entendus de l'appartement voiſin.*

Ah ! Dieu ! que je ſuis à plaindre ! ſi j'ai commis une faute, que j'en ſuis cruellement puni !

(*En diſant cela, il tombe aſſis ſur le fauteuil, placé près du ſecretaire de Déſormes ; ſa main en touche involontairement la clef ; il leve les yeux, l'apperçoit, ouvre le ſecretaire qui n'étoit que pouſſé ; il voit les ſacs d'ar-*

gent, les regarde avec avidité, ferme précipitamment le bureau, s'en éloigne, y revient; & après quelques moments de l'agitation la plus marquée, il dit à Saint-Germain, qui, pendant cette pantomime de Valville, sembloit réfléchir profondément:

Saint-Germain....

SAINT-GERMAIN.

Monsieur....

VALVILLE.

Puis-je compter sur toi?

SAINT-GERMAIN.

Est-ce que vous en doutez?

VALVILLE.

Non mon ami.... mais donne-moi ta parole que, quoique je te dise, tu n'en parleras jamais.

SAINT-GERMAIN.

Je vous la donne, Monsieur.

VALVILLE.

Ecoute... je tremble de te le dire.... il y a dans ce secretaire....

SAINT-GERMAIN, *reculant d'effroi à ce seul mot de Valville*

Ah! Monsieur.

VALVILLE, *avec la plus grande vivacité.*

Avant de me condamner, écoute-moi, je t'en conjure.... Mon pere n'ouvre presque jamais ce bureau, Désormes n'y travaille que le soir; & pour être plus à portée de lui... je porterai ma dette à mon Officier; nous partirons sur le champ; nous irons au devant de Franval, à qui je conterai mon histoire... il vient d'hériter du bien de sa mere; le dessein qu'il a de se fixer ici, l'acquisition qu'il compte faire dans le voisinage, suivant ce que nous a dit son pere, tout l'aura mis dans la nécessité d'apporter avec lui de l'argent: il est trop mon ami, pour me refuser des secours dans une crise aussi terrible; il me donnera tout ce qui m'est nécessaire, j'en suis sûr; je remettrai la somme où je l'aurai prise; elle y sera demain dans l'après-midi, & l'on n'aura soupçon de rien.

SAINT-GERMAIN.

Monſieur, je n'y conſentirai jamais... vous devriez rougir ſeulement d'y penſer.

VALVILLE.

Mais l'embarras où je ſuis... la ſévérité de mon pere; tout me juſtifie.

SAINT-GERMAIN.

Rien, Monſieur, rien ne peut vous juſtifier: vous avez donné votre parole d'honneur? vous avez eu tort, vous ne deviez pas le faire.... Un honnête homme n'engage jamais ſa parole, quand il ne prévoit pas pouvoir y ſatisfaire; vous êtes dans ce cas, vous avez eu tort, vous avez eu tort.

VALVILLE.

Eh bien! j'en conviens; mais il n'eſt plus de remede.

SAINT-GERMAIN.

Faites ce que vous voudrez, je m'en vais; je ne ferai point votre complice... je ſuis un domeſtique, mais j'ai de la probité. (*Il fait quelques pas pour ſortir*).

VALVILLE, *le retenant.*

Saint-Germain! mon ami! ne m'abandonne pas.

SAINT-GERMAIN.

Non, Monſieur: non, vous êtes le maître; mais je ne vous prêterez pas la main.... je cours avertir votre pere.

VALVILLE, *avec la plus grande chaleur.*

Saint-Germain!... gardez-vous de me pouſſer au déſeſpoir... Frémiſſez, je ſuis coupable de tout.

SAINT-GERMAIN.

Tuez-moi... vous le pouvez... Tuez-moi; mais vous ne me forcerez point à m'avilir.

VALVILLE.

Si vous me trahiſſez... ne craignez rien pour vos jours... je ne ſuis pas un monſtre; mais je ſuis un homme perdu, déſeſpéré.... ſi vous avertiſſez mon pere! ah, Dieu! tremblez! je ne réponds plus de moi... je ſuis capable de tout... vous vous reprocherez ma mort.

SAINT-GERMAIN, *avec le plus grand effroi.*

Ah, ciel! ah! Monſieur, Monſieur, qu'oſez-vous dire?

VALVILLE.

Le temps s'écoule... la nuit eſt avancée... vous pouvez me perdre, vous pouvez me ſauver.

SAINT-GERMAIN.

Je me jette à vos genoux... mon maître! mon cher maître! au nom des ſoins que j'ai pris de votre enfance, ayez pitié de vous-même... vous vous perdez, vous vous vous déshonorez!

VALVILLE, *fait un pas pour ſortir.*

Vous ne le voulez pas?

SAINT-GERMAIN, *en élevant la voix, toujours à genoux, & retenant Valville.*

Mon maître!...

VALVILLE.

Taiſez-vous... taiſez-vous... ſi vous criez, vous hâterez ma perte.

SAINT-GERMAIN, *toujours à genoux, & s'oppoſant à Valville, qui veut ſortir.*

Mon maître! mon cher maître!

VALVILLE, *ſe débarraſſant des mains de Saint-Germain.*

Laiſſez-moi...

SAINT-GERMAIN.

Où courez-vous?

VALVILLE, *faiſant un dernier effort, & ſe débarraſſant de Saint-Germain.*

M'arracher par la mort au crime qui m'environne.

SAINT-GERMAIN, *ſe rejettant ſur Valville, le retenant à braſſe-corps, & lui diſant d'une voie éteinte:*

Ah, Dieu!... eh bien! que faut-il faire?... vous vous perdez... vous me perdez...

VALVILLE.

O mon ami! je t'entraîne avec moi dans l'abyme... mais le malheur... mais la fatalité. (*Il l'entraîne vers le ſecretaire*).

SAINT-GERMAIN, *résistant.*

Comme le cœur me bat !... ah ! Monsieur, quest-ce que nous faisons ?

VALVILLE, *posant la main sur la clef, & prêt à ouvrir, s'arrêtant.*

O suite affreuse d'une premiere faute ! (*Il ouvre le secretaire, & recule un peu, se cachant le visage de ses mains*).

SAINT-GERMAIN, *reculant à l'aspect du secretaire ouvert.*

Il est ouvert !... (*Il tient le flambeau d'une main, & de l'autre, il arrête son maître*). Ne prenez rien... ne prenez rien...

VALVILLE, *lui mettant la main sur la bouche.*

Taisez-vous donc... taisez-vous.

SAINT-GERMAIN, *arrêtant son maître qui fait un pas vers le bureau.*

Vous me perdez....

VALVILLE, *obligé de s'appuyer sur le secretaire, tremblant, pâle, la voix éteinte.*

La respiration me manque... mon état est, pour le moins, aussi affreux que le vôtre....

SAINT-GERMAIN, *tombant sur le siege à côté du bureau.*

Ah ! Monsieur, s'il en coûte tant pour faire un crime, comment se trouve-t-il des criminels ?

VALVILLE, *lui mettant plusieurs sacs sur les bras, & prenant aussi, ouvrant un tiroir où il y a des rouleaux d'or, les prenant, & refermant le secretaire sans en ôter la clef.*

Ma somme sera complette... retirons-nous... partons tout de suite.... je vais dégager ma parole. Demain matin, grace à Franval, tout sera réparé.... hors la honte d'un crime, qui, pour être ignoré, n'en pesera pas moins éternellement sur mon cœur.

(*Ils sortent doucement*).

Fin du second Acte.



ACTE TROISIEME.



SCENE PREMIERE.

CLEMENTINE, JULIE.

JULIE.

(Le jour a reparu pendant l'entr'acte).

Quoi ! mon amitié n'obtiendra rien de vous ? La nuit entiere s'eſt paſſée dans les larmes, & le jour vient de nous ſurprendre ; vous, repouſſant avec obſtination les ſoins de ma tendreſſe ; & moi, vous rappellant en vain ce que vous devez à votre pere, à vous-même... Mademoiſelle.

CLEMENTINE.

(Elle eſt aſſiſe, elle tient la lettre de Déſormes, ſon agitation eſt viſible).

Je ne le verrai plus !...

JULIE.

Ah ! pourquoi vous ai-je rendu cette lettre ?

CLEMENTINE, *de l'air le plus ſombre.*

C'en eſt donc fait !... tout eſt fini pour moi.

JULIE.

Rentrons dans votre appartement...... tout le monde peut être ici témoin du déſordre affreux de votre ame....

CLEMENTINE, *toujours d'une voix étouffée.*

Cette lettre eſt l'arrêt de ma mort... il me dit un éternel adieu, je n'y ſurvivrai pas.

JULIE.

Voici l'heure où votre pere viendra ſans doute trouver M. de Franval.... il paſſera par ici.... Que dira-t-il de l'état où vous êtes, Mademoiſelle ?.... M. de Sirvan va venir.

CLEMENTINE, *toujours assise, & se jettant dans les bras de Julie.*

O ma tendre amie! je n'ai plus que toi dans l'univers. Déformes s'est à jamais séparé de moi... mon pere me repousse.... Tous les cœurs, hors le tien, Julie, se sont fermés pour moi... je me jette dans ton sein.... Ah! n'aie pas, comme tout ce qui m'environne, la barbarie d'insulter à ma douleur! Je n'ai plus que quelques moments à souffrir. Va, le spectacle de mes maux ne fatiguera pas long-temps tes regards... Si tu me fuis, qui recevra mes derniers soupirs? Si tu m'abandonnes, qui fermera mes yeux?... Julie.... Julie....

JULIE, *avec la compassion la plus tendre.*

Qui? moi, vous repousser? Moi, ne pas compatir à vos peines? & c'est à moi que vous témoignez ces appréhensions?... Mais, Clémentine, quel est le désespoir où votre cœur se plonge? Quoi! les principes les plus sûrs, vos réflexions, cet empire que je vous ai toujours vu sur vous-même, tout s'anéantit devant une passion insensée? Songez que tout vous sépare de Déformes, que vous ne vous reverrez jamais.

CLEMENTINE.

Non, jamais.

JULIE.

Songez qu'un autre aura bientôt le droit de vous reprocher des sentiments injurieux pour lui, & coupables en vous.

CLEMENTINE.

Je vois quel sort m'est réservé.... mais tel est mon choix, que je ne puis rougir de mes feux, les désavouer, ni les éteindre.

JULIE.

Quelqu'un vient... c'est M. de Sirvan! Ah! s'il se peut, dérobez-lui vos larmes.





SCENE II.

CLEMENTINE, JULIE, M. DE SIRVAN, LOUIS.

M. DE SIRVAN.

ME faire remettre la clef de sa caisse... sans raison, sans explication !... voilà qui est très-particulier !... Comment, il n'est pas rentré cette nuit ?

LOUIS.

Depuis hier au soir, Monsieur, personne ne l'a vu.

CLEMENTINE, *bas à Julie.*

On parle de Désormes.

JULIE, *bas à Clémentine.*

Contraignez-vous.

M. DE SIRVAN

J'avoue que cela me surprend ; il auroit au moins dû m'avertir qu'il alloit en campagne .... probablement il y est allé.

LOUIS.

Personne ne sait où il est.

M. DE SIRVAN.

Mais l'argent qu'il a reçu hier, où est-il ?

LOUIS.

Il l'aura sans doute déposé dans ce secretaire sur lequel il travailloit, quand vos Fermiers sont venus le lui apporter. Je ne sais pas ce qu'avoit hier au soir M. Désormes, mais il étoit bien triste ; il avoit des distractions singulieres : je l'ai vu dans une agitation à laquelle je ne comprenois rien.

M. DE SIRVAN.

Il est vrai que depuis quelques jours sa conduite est assez bizarre.... A quelle heure mon fils est-il parti ?

LOUIS.

Avant quatre heures, M. de Valville & Saint-Germain étoient à cheval.

M. DE SIRVAN.

Savez-vous ſi M. de Franval eſt éveillé ?

LOUIS.

Il l'eſt, Monſieur.

M. DE SIRVAN.

Je vais paſſer dans ſon apppartement.



SCENE III.

Les Acteurs précédents, CHARLES.

CHARLES.

M. Déformes eſt parti, Monſieur.

M. DE SIRVAN.

Comment ?

CLEMENTINE, *bas à Julie qui lui fait ſigne de ſe contraindre.*

Ah ! pourquoi ſuis-je ici ?

CHARLES.

Oui, Monſieur, je viens de le voir.

CLEMENTINE, *bas à Julie.*

Il l'a vu !

CHARLES.

Mais il eſt parti, Monſieur, pour ne plus revenir ; il l'a dit, je l'ai entendu.

M. DE SIRVAN.

Parti ! cela ne ſe peut pas.... ſans me parler.... ſans m'avertir.... tous ſes effets ſont encore ici ?

LOUIS.

Oui, Monſieur, dans ſon appartement.

CHARLES.

Monſieur, j'ai l'honneur de vous dire que je viens de le voir ; j'arrive de la ville ; il en ſortoit ; il diſoit adieu à un ami. Il avoit l'air égaré ; il étoit ſi défiguré que je l'ai preſque méconnu.

CLEMENTINE, *s'appuyant ſur Julie.*

Ah !

CHARLES.

Étonné de ce que je voyois, je me suis caché dans un endroit, d'où je pouvois tout entendre sans être apperçu. Son ami lui disoit : « mais pourquoi craignez-» vous d'être découvert? Vos traits, depuis onze ans, » sont tellement changés, que vous seriez méconnoissable » même aux yeux de votre pere. Quant au motif qui » vous oblige à fuir, les mesures que vous avez prises, » vous mettent à l'abri de tout. Restez, vous dis-je, il » peut arriver mille événements.... Non, mon ami, a » repris M. Désormes, il faut que je m'arrache au dan-» ger... le péril m'environne..., adieu, ils ne me re-» verront jamais. Si vous saviez tout ce que j'ai eu à » combattre.... un regard, un seul mot me perdroit ». A ces mots il embrasse son ami, il monte à cheval, & je le perds de vue.

CLEMENTINE, *à demi-voix.*

Ah! Julie, que je souffre!

M. DE SIRVAN.

Qu'est-ce que cela signifie? Un honnête homme n'en agit pas de la sorte.... on ne fuit pas, on ne se cache point.... (*il regarde le secretaire*). Plaise au ciel que mes soupçons soient injustes! (*il va au bureau, l'ouvre, & dit :*) je suis volé!... Ah! le malheureux!

(*Clémentine tombe dans un fauteuil, la tête baissée, & dans l'attitude de quelqu'un qui réfléchit profondément.*

CHARLES.

Il faut aller à sa poursuite; il n'y a pas un moment à perdre.... courons tous....

M. DE SIRVAN.

Non, non, laissez, laissez ce misérable aller chercher ailleurs la peine due à sa bassesse : je puis supporter cette perte, & non me résoudre à le traîner à l'échafaud.... Il ne peut l'éviter; qu'un autre se charge du soin de me venger.... (*à sa fille*). Lui que nous regardions tous comme le plus vertueux des hommes, que j'aimois, en qui j'avois mis ma confiance....

CLEMENTINE, *toujours assise, la tête baissée, & se parlant à elle-même, sans rien voir de ce qui se passe autour d'elle.*

Non, on ne le connoît pas.... les méchants qui l'ac-

cusent, verront retomber sur eux tous les traits de leur calomnie.... J'irai trouver mon pere....

M. DE SIRVAN.

Que dit-elle ?

CLEMENTINE, *sans changer d'attitude.*

L'expression de la vérité est bien persuasive....

M. DE SIRVAN, *la regardant d'un air étonné, & s'approchant d'elle.*

Clémentine !

CLEMENTINE *se retirant avec vivacité; & comme quelqu'un que l'on surprend.*

Ah! mon pere! c'est vous.... vous ne soupçonnez point Déformes.... vous ne l'accusez pas, je le lis dans vos yeux. Le crime qu'on lui impute, est le plus vil de tous les crimes, il en est incapable. Ne souffrez pas qu'on porte contre lui un jugement précipité... nous méritons tous les deux votre estime; personne plus que lui n'en est digne... & je jure à vos pieds, que j'embrasse....

M. DE SIRVAN.

Dans quel égarement!...

CLEMENTINE; *dans son délire elle donne à son pere la lettre de Déformes.*

Voilà la lettre qu'il m'écrit; lisez.... c'est un homme vertueux...., je n'ai point à rougir....

M. DE SIRVAN.

Quel est ce papiér ?

JULIE.

O ciel!

CLEMENTINE, *revenant un peu à elle, & faisant un mouvement pour reprendre la lettre.*

Mon pere!

(*Pendant que M. de Sirvan fait la lecture de la lettre, elle est à genoux devant lui, soutenue par Julie*).

M. DE SIRVAN.

Dieu! qu'ai-je lu? & qu'est-ce que j'apprends? (*il lit*). « Je m'éloigne à jamais de vous, je le dois, ma chere » Clémentine! (*il lance sur sa fille un regard terrible*). » Adieu pour jamais; oubliez-moi, il le faut, votre » bonheur en dépend.... (*il s'interrompt, & dit d'une voix étouffée*) : tu pouvois prétendre au bonheur, mais

après l'aviliſſement.... » Votre image me ſuivra par» tout. Cette image adorée me fera reſpecter des jours » qui vous ont été chers.... Je vous aimerai juſqu'à » la mort.... Elle n'eſt pas loin. (*il dit :*) Non, non.... » Vous m'aimez, & je vous perds ; mon cœur ſe dé» chire ; mes larmes baignent ce papier.... Adieu, chere » Clémentine, adieu ». (*il recule, & Clémentine toujours à genoux, ſe laiſſe tomber en arriere ſur Julie. Les Domeſtiques ſont éloignés, & M. de Sirvan lit la lettre, de maniere qu'ils ſont ſenſes ne pouvoir l'entendre ; il n'éleve la voix, qu'aux* à parte, *& que pour appeller ſes gens*). Charles, Louis.... allez, courez tous après le ſcélérat.... mort ou vif.... amenez-le, je vous l'ordonne.

(*Les Domeſtiques ſortent tous.*)



SCENE IV.

CLÉMENTINE, JULIE, M. DE SIRVAN.

M. DE SIRVAN.

SI j'écoutois ma rage & mon honneur bleſſé.... c'eſt dans ton ſang que j'éteindrois tes mépriſables feux.

CLÉMENTINE, *toujours à genoux, & lui tendant les bras.*

Mon pere !

M. DE SIRVAN.

Moi, ton pere ! je ne le ſuis plus ; je n'ai jamais donné la vie à celle qui a choiſi l'objet de ſon amour parmi ces êtres avilis, deſtinés à périr un jour avec ignominie.

CLÉMENTINE, *ſe levant avec vivacité, & marchant, égarée.*

Où eſt-il ? où eſt-il ? Qu'il paroiſſe, qu'il ſe juſtifie.... Je l'aime, il ne peut être indigne de moi.

M. DE SIRVAN, *d'un ton furieux.*

Quoi ! devant moi ta bouche oſe avouer ?...

JULIE, *ſe précipitant au devant de lui.*

Ah, Monſieur ! ſa raiſon eſt égarée.... Arrêtez, au nom du Ciel....

M. DE SIRVAN, *tombant dans un fauteuil.*
Je succombe à mon désespoir.

CLÉMENTINE, *toujours dans le délire ; & avec la plus grande énergie.*

Il viendra, il se justifiera. J'atteste le Ciel de la pureté de son cœur ; non, jamais la vertu n'habita dans une ame plus belle.... Je le conduirai vers mon pere.... Oui.... j'y vole avec lui.... Vous me retenez, cruels ! Vous craignez qu'il n'entende les cris de sa fille éperdue, qu'il ne cede à la pitié, qu'il n'écoute Désormes, qu'il ne lui rende l'honneur que vous cherchez à lui ravir.... C'est en vain que vous m'arrêtez ; & malgré vous, je trouverai mon pere.... (*Elle apperçoit M. de Sirvan, & se débarrassant des mains de Julie, elle s'élance vers lui.*) Ah, Dieu ! je vous revois.... C'est vous.... Ils vouloient, les inhumains, m'empêcher d'arriver jusqu'à vous.... Mais je puis les braver dans vos bras.... Mon pere, défendez-moi contre les barbares qui veulent ma mort & la honte de Désormes.... Remplissez le plus saint des devoirs, soyez l'appui de l'innocence.

(*Elle tombe sur le sein de son pere ; il la reçoit ; verse des larmes, & la repoussant doucement dans les bras à Julie.*)

M. DE SIRVAN.
Tu m'arraches le cœur....



SCENE V.

Les Acteurs précédents, LOUIS.

LOUIS.

MOnsieur, Monsieur, quelques paysans des environs viennent de voir passer M. Désormes devant le Château ; il n'y a pas plus d'un quart-d'heure.

M. DE SIRVAN.
Comment ? Après son crime, il a l'audace encore...

CLÉMENTINE, *toujours égarée.*
Que dit-on ? Que dites-vous ?

LOUIS.

Charles & mes camarades ont couru sur ses traces, il ne peut leur échapper.

CLÉMENTINE.

Qui donc ?

M. DE SIRVAN, *à Julie.*

Eloignez-la de mes yeux.... entraînez-la.

CLÉMENTINE, *résistant à Julie qui veut l'amene*

Non, non, je vous entends.... je suis perdue.



SCENE VI.

Les Acteurs précédents, M. DE FRANVAL.

M. DE FRANVAL.

QU'est-il donc arrivé ? Quel tumulte effrayant dans toute la maison ?

M. DE SIRVAN, *avec impétuosité.*

Un monstre, un scélérat.... Désormes.... il a trahi tous les devoirs, toutes les loix de la probité.... Jamais pere ne fut plus à plaindre.... jamais homme ne fut plus cruellement trompé.

CLÉMENTINE, *toujours dans le délire.*

Il est innocent.... Je ne suis point coupable.

JULIE, *à Clémentine.*

Venez....

CLÉMENTINE, *résistant à Julie, & s'adressant à son pere.*

Arrachez-moi la vie.

M. DE SIRVAN, *se jettant dans les bras de M. de Franval.*

Ne m'abandonnez pas; vous saurez....

M. DE FRANVAL.

Quoi donc ?

CLÉMENTINE, *tendant les bras vers M. de Sirvan.*

Mon pere !

JULIE.

Ah ! Dieu !

CLÉMENTINE.

Barbare ! son trépas est l'arrêt de ma mort.

(*M. de Franval conduit M. de Sirvan dans son appartement, & Louis & Julie entraînent Clémentine dans le sien.*)

Fin du troisieme Acte.

ACTE QUATRIEME.

SCENE PREMIERE.

M. DE FRANVAL, M. DE SIRVAN.

M. DE FRANVAL.

Ne le livrez point aux mains de la Justice, que vous ne soyez convaincu de son crime.... Songez à quels remords vous seriez en proie.

M. DE SIRVAN.

Quoique tout dépose contre lui, vous serez satisfait.... Qu'il prouve son innocence.... qu'il se dérobe à la mort.... Mais se justifiera-t-il jamais de la séduction ?...

M. DE FRANVAL.

Il fut toujours honnête-homme, vous l'avouez vous-même. Un instant a-t-il pu le changer ? Sirvan, l'on peut différer sa vengeance ; mais la révoque-t-on, quand elle est exécutée ?





SCENE II.

JULIE, M. DE FRANVAL, M. DE SIRVAN.

JULIE, *sortant de l'appartement de Clémentine, & dans le plus grand désordre.*

AH ! Monsieur ! Clémentine ! ... tous mes efforts sont perdus auprès d'elle.... Le désespoir le plus affreux s'est emparé de son cœur.... son esprit égaré ne connoit plus personne.... Venez .... venez .... votre présence seule peut la rappeller à elle-même.

M. DE SIRVAN.

Ma fille !... Juste ciel !... Ah ! mon ami !...

M. DE FRANVAL.

Je ne vous quitte point.

(*Ils sortent d'un côté pour entrer chez Clémentine, tandis que les domestiques accourent en foule par la porte du fond. Ils entourent & traînent Désormes échevelé, ses vêtements déchirés, dans l'état le plus affreux.*)



SCENE III.

CHARLES, LOUIS, DESORMES, DOMESTIQUES.

CHRLES.

ICi.... ici.... Monsieur va venir.... menez-le ici.

LOUIS.

Il me fait compassion.

DÉSORMES.

Au moins, respectez mon malheur.

CHARLES.

Vous êtes un méchant.... point de pitié.

DESORMES. *Les Domestiques le laissent libre. Il tombe dans un fauteuil.*

Ah ! grand Dieu !

LOUIS, *d'un ton d'intérêt.*

Vous, Monsieur, vous !

CHARLES.

Qui l'auroit jamais dit ?

DÉSORMES.

Je respire à peine .... je ne vois, ni entends. .... Mes amis, que vous ai-je fait ?

CHARLES.

Ce que vous avez fait ?

DÉSORMES.

Pourquoi tant d'inhumanité ?

CHARLES.

Ce que vous avez fait ?

LOUIS, *interrompant Charles, & à demi-voix.*

Finissez .... laissez-le en paix .... Cela est affreux. Fût-il coupable, il est malheureux, il faut en avoir pitié.

DÉSORMES.

Dans quel état je suis ! Comment ils m'ont traité ! Mais quel crime ai-je donc commis ?

CHARLES.

Celui dont chacun de nous pouvoit être soupçonné .... celui dont nous sommes tous incapables.... Avouez-le, Monsieur, avouez-le ; vous êtes convaincu : que vous servira de nier ?

DESORMES.

Au nom du ciel, & s'il vous reste un sentiment d'humanité, que je parle à M. de Sirvan ! Je suis un homme ; des hommes doivent avoir pitié de moi.... On m'impute des crimes.... J'ignore.... Je ne puis comprendre.... Je me perds dans l'horreur de mon sort.... Où est M. de Sirvan ?

LOUIS.

Il est près de sa fille, qui peut-être à présent expire entre ses bras.

DESORMES, *avec un cri de désespoir.*

Ah !...

SCENE IV.

M. DE SIRVAN, JULIE, DÉSORMES, CHARLES, LOUIS, DOMESTIQUES.

M. DE SIRVAN, *à Julie, en sortant de l'appartement de Clémentine.*

LAissez-moi.... Je ne puis soutenir ce spectacle qui me tue.... Retournez auprès d'elle, ne la quittez point.

(Julie sort.)

DESORMES, *accourant à M. de Sirvan.*

Monsieur!

M. DE SIRVAN.

Monstre, réponds-moi! Que t'ai-je fait, pour porter dans ma famille le désespoir & la honte? Je ne te parle pas de la bassesse dont tu t'es souillé....

DÉSORMES, *avec la plus grande surprise.*

Et vous aussi.... vous m'accusez!

M. DE SIRVAN.

Ton forfait honteux n'est pas ce qui m'irrite. Plût au ciel que ce fût-là ton seul crime! Je te pardonnerois, je te mépriserois, je laisserois à d'autres mains le devoir barbare de te livrer au supplice que tu mérites.....

DÉSORMES, *levant les mains au Ciel.*

Ah! Dieu!

M. DE SIRVAN, *continuant avec la même impétuosité.*

Mais, tu m'as ravi ma fille.... tes séductions l'ont révoltée contre moi.... Elle a disposé de son cœur pour l'objet le plus vil.... Il lui en coûtera la raison, la vie peut-être.... Voilà ce que je ne pardonnerai jamais, ce que je ferai punir. La honte, les tourments, le supplice le plus infame, doivent seuls me venger du désespoir où tu me plonges, du malheur dont tu m'accables, de la perte irréparable dont tu feras la cause, & qui me coûtera la vie.

DÉSORMES, *anéanti.*

Juste ciel!

M. DE SIRVAN.

Nomme tes complices, il le faut: quel est cet homme

à qui tu parlois avant de partir ? ... Dans quelles mains criminelles as-tu déposé le vol que tu m'as fait ? Qu'il serve à ma vengeance, qu'il en soit le prétexte.... Parle, parle.... & meurs après, couvert de l'opprobre qui t'est dû.

DÉSORMES, *revenant à lui, se relevant, & avec la plus grande fermeté.*

Il n'est pas fait pour moi. Je suis innocent.

M. DE SIRVAN.

Tu l'es....

DÉSORMES.

Je le suis.... Mon honneur me rend à moi-même. On peut m'ôter la vie, & je n'en serai pas plus coupable. Les jours du scélérat & ceux de l'homme vertueux sont également dans la main des hommes ; mais la vertu tient à Dieu ; les hommes n'y peuvent rien.... Cependant, où sont mes accusateurs ? ... Quelles preuves a-t-on contre moi ?

M. DE SIVAN.

Tout est avéré, tout te confond. En vain as-tu prétendu détourner les soupçons, en laissant ce secretaire ouvert, en feignant d'en avoir oublié la clef.... ton air agité, tes discours échappés, ta fuite, tes fausses précautions.... Dieu ! que d'inconséquences dans la conduite des scélérats ! En vain la nuit les environne, ils guident eux-mêmes la lumiere affreuse qui dévoile leurs attentats.

DÉSORMES.

Mon cœur est pur ; & celui qui juge toutes nos actions, ne me verra point rougir des miennes.... Mais si mon amour pour Clémentine est un crime à vos yeux, si pour l'expier il ne faut que ma vie, demandez-là.... je suis prêt à vous la donner. Depuis assez long-temps, l'existence est un fardeau pour moi ?... mais j'ai des parents ! ... Ah Dieu ! il me reste un pere.... ne traînes pas son fils à l'échafaud. ... Je suis innocent, & mon pere déshonoré descendroit à la tombe en maudissant ma cendre infortunée.

M. DE SIRVAN.

Qu'il la maudisse ! que ton nom soit en horreur ! ... Je perds la fille la plus chere.... je la perds par toi seul & pour toi. Je ne lui survivrai pas ; mais je mourrai vengé.

DÉSORMES, *marchant égaré sur le Théatre.*

Clémentine !... O désespoir ! Où est-elle ? Conduisez-moi vers elle, que j'expire à ses pieds !

M. DE SIRVAN.

Toi, paroître devant ma fille ! Eloigne-toi, barbare.... Je déteste à jamais le premier instant qui t'offrit à ses yeux.



SCENE V.

Les Acteurs précédents, CLÉMENTINE, JULIE, M. DE FRANVAL.

CLÉMENTINE, *les cheveux épars, sans rouge, dans le plus grand désordre, s'arrachant des bras de M. de Franval & de Julie.*

TOus vos efforts sont vains, nous périrons ensemble. (*Rencontrant son pere, & avec la plus grande fermeté.*) Mon pere, avez-vous consommé votre vengeance ?... Il reste encore une victime ; elle est devant vos yeux.

M. DE SIRVAN.

Cruels ! pourquoi l'avez-vous laissé sortir ? Conspirez-vous aussi contre moi ?

DÉSORMES, *avec l'accent de désespoir.*

Clémentine !

CLÉMENTINE, *regardant autour d'elle.*

Quelle voix s'est fait entendre ? C'est la sienne. (*Elle apperçoit Désormes, jette un cri, & tombe dans les bras de son pere.*) Ah !... le voilà.

M. DE SIRVAN, *repoussant Désormes, qui veut approcher de Clémentine.*

Retire-toi, barbare !... veux-tu qu'elle expire dans les bras de son pere ?...

M. DE FRANVAL, *prenant Désormes par le bras, & voulant l'éloigner de Sirvan.*

Eloignez-vous, respectez des maux que vous avez causés.

DÉSORMES, *frappé de cette voix, se retourne, l'examine, le reconnoît, jette un cri, & se cache le visage de ses deux mains.*

Qui me parle ? ... Que voulez-vous ? ... C'est lui ! Juste Dieu !

M. DE FRANVAL.

Que dit-il ? & quelle surprise à mon aspect ? ...

CLÉMENTINE, *égarée, d'une voix forte, & marchant sur le Théatre.*

Non, malgré tout ce qui dépose contre lui.... Désormes n'est pas fait pour le crime .... ne crains rien .... dis que tu n'es pas coupable ; le ciel appuiera les cris de l'innocence.... Vous, qu'un destin cruel lui donne ici pour juges, laissez-le parler ; il faut écouter l'homme juste que l'on accuse, & qu'un mot peut justifier.... Mais non, ils ont résolu sa perte ; je l'aime, voilà son forfait.... Et pourquoi lui faire un crime de ma tendresse ? L'amour dépend-il de nous ? C'est le sentiment de la nature.

(*Les forces lui manquent ; elle tombe dans un fauteuil.*)

DESORMES.

(*Pendant cette scene, il s'est livré à tout son désespoir. M. de Franval l'a toujours observé de l'œil le plus curieux, & avec l'air du plus vif intérêt. Désormes, partagé entre M. de Franval & Clémentine, passant de l'un à l'autre, les regardant tour-à-tour, avec des yeux où se peignent les divers mouvements dont il est agité ; après avoir gardé un moment le silence, éclate enfin, & dit d'une voix étouffée :*)

C'est trop de cruauté .... c'est trop prolonger mon supplice. Il est au dessus de mes forces. (*à M. de Franval.*) Et vous .... vous, dont les yeux attachés depuis longtemps sur moi, semblent effrayés de mon sort.... Rendez grace au mystere qui vous cache en partie son horreur. Je demande la mort comme un bienfait.... Joignez vos vœux à ma priere .... doit-il vous en coûter de la solliciter pour moi ? Ah ! ne m'exposez pas à maudire l'instant de ma naissance, & les premiers auteurs de mes tourments.... Ne m'exposez pas à maudire le ciel qui ne m'écrase pas de sa foudre.... Sauvez-moi du désespoir, de la rage, & du sacrilege.

M. DE FRANVAL.

Insensé ! qu'osez-vous dire ? Repentez-vous, repentez-vous.

M. DE SIRVAN, *à Clémentine, avec la plus grande douleur.*

Clémentine .... ma fille ! ... c'est moi qui te presse dans mes bras.....

CLEMENTINE, *revenue entiérement à elle ; mais excessivement affoiblie par la crise violente qu'elle vient d'essuyer, dit, d'une voix presqu'éteinte & qui baisse encore par gradation jusqu'à la fin du couplet :*

Mon pere, écoutez-moi, & vous, qui m'entendez, ayez égard à mon infortune ; ne me jugez pas sur ce que j'ai dit : la vérité, la vertu sont dans mon cœur.... mais ma raison n'est plus à moi. Je n'en conserve un foible reste, que pour vous attester encore que Désormes n'est point coupable.... Ne vous exposez pas à tremper vos mains dans le sang de l'innocence ; votre vain repentir ne lui rendroit pas une vie perdue au milieu des tourments.... (*Elle veut faire un dernier effort pour se jetter aux pieds de son pere, & elle retombe dans les bras de Julie.*) C'est vous sur-tout que je conjure.... mes forces m'abandonnent.... arrachez-moi d'ici .... j'expirerois devant lui....

M. DE SIRVANN, *avec effroi, & l'entraînant vers son appartement.*

Clémentine.... Clémentine ! (*Hors de lui.*) Ma fille.... (*Juile emmene Clémentine.*)

DESORMES, *courant vers Clémentine, & arrêté par les Domestiques.*

Que je la suive au tombeau !

M. DE SIRVAN, *tendant les bras à M. de Franval, & dans l'excès du désespoir.*

Elle meurt ! ... Ah ! Dieu .... je l'ai perdue.

M. DE FRANVAL.

Ami trop malheureux.

M. DE SIRVAN.

Oui, je le suis ! ... Mais il me reste un espoir.

M. DE FRANVAL.

Où courez-vous ?

M. DE SIRVAN.

Laissez-moi.

M. DE FRANVAL.

Venez vers votre fille.

M. DE SIRVAN.

Pour la voir expirer. ... Je n'écoute plus rien. ... Laissez-moi. ... (*Aux Domestiques, en leur montrant Désormes.*) Veillez sur lui. ... S'il s'échappe. ... c'est vous qui m'en répondrez. ... (*A Désormes, avec l'accent de la rage & du désespoir.*) J'ai tout perdu. ... Monstre! ... je serai vengé.

M. DE FRANVAL, *à M. de Sirvan, qui veut sortir.*

Qu'allez-vous faire?

M. DE SIRVAN.

Le livrer à toute la rigueur des loix. ... Me venger & mourir. (*Il sort, malgré les efforts de M. de Franval.*)

M. DE FRANVAL.

Arrêtez. ... arrêtez. ... Il me fuit. (*A part, en regardant Désormes.*) Infortuné! ... Ah! malgré moi son sort.... (*Aux Domestiques.*) Mes amis, laissez-moi lui parler. ... Eloignez-vous quelques instants. (*Les Domestiques rentrent dans l'appartement du fond, dont la porte reste ouverte. On les voit de temps en temps reparoître dans l'enfoncement.*



SCENE VII.

M. DE FRANVAL, DÉSORMES.

M. DE FRANVAL, *à part.*

MOn cœur est pénétré. (*A Désormes, qui est assis dans un fauteuil, & tout entier à sa douleur.*) Je suis seul avec vous, & je cede à l'intérêt puissant que malgré moi vous m'avez inspiré. Je ne vous demande point la vérité. Innocent ou coupable, je ne puis vous abandonner au sort qui vous menace. ... (*Il s'avance vers la porte du fond; aucun Domestique ne paroît; il observe s'il ne peut être entendu, revient à Désormes, & lui dit d'une voix basse:*)

Entrez dans cet appartement.... les fenêtres donnent sur le jardin, il vous sera facile d'échapper....

DÉSORMES; *il ne répond rien, & reste renversé dans un fauteuil; son attitude & ses gestes, tout exprime son désespoir.*

M. DE FRANVAL.

Vous ne répondez rien.... songez que les moments sont chers, qu'un seul instant perdu vous livre en des mains dont il ne dépendra plus de moi de vous arracher....

DÉSORMES; *il fixe un œil sombre sur M. de Franval, & ne répond rien.*

M. DE FRANVAL.

Quel morne silence!... Est-ce ainsi que que vous reconnoissez ce que je fais pour vous?...

DÉSORMES; *il regarde M. de Franval, jette un profond soupir, & leve les mains au Ciel.*

M. DE FRANVAL. *Les Domestiques paroissent dans le fond, & M. de Franval, qui les apperçoit, baisse la voix en parlant à Désormes.*

Que n'est-il en mon pouvoir de prouver votre innocence!... Tout vous accuse, & je ne puis vous laisser périr.... (*Les Domestiques s'éloignent, & M. de Franval prenant Désormes par le bras, continue....*) Venez, suivez-moi.

DÉSORMES; *il regarde fixement M. de Franval, se leve; & détachant de son bras celui du Président, il retombe assis, & fait signe qu'il ne peut consentir à prendre la fuite.*

M. DE FRANVAL.

Mais, réfléchissez donc .... songez que le dernier supplice est tout ce qui vous est réservé.

DÉSORMES; *il fait un geste de désespoir, se releve avec impétuosité, & retombe immobile.*

M. DE FRANVAL. *Les Domestiques reparoissent.*

Si ce n'est pas pour vous.... si vous ne craignez point la mort, si vous vous élevez au dessus de la honte.... peut-être avez-vous des parents?....

DESORMES; *il leve sur M. de Franval des yeux mouillés de larmes, & se cache le visage avec ses mains.*

Vous en avez.... Ce souvenir vous arrache des larmes.... Ah ! que vont-ils devenir ?... Ils sont déshonorés !...

DESORMES; *il se leve avec vivacité, marche égaré. Après un moment d'immobilité, pendant lequel il a les yeux fixés sur la terre, il court à M. de Franval, se précipite sur son sein, & le baigne de ses pleurs.*

M. DE FRANVAL, *avec le plus tendre intérêt.* Vous pleurez !... vous pleurez !... ah ! Desormes ! il est des fautes que n'effacent point les pleurs, que ne répare point un tardif repentir. La sureté publique ferme tous les cœurs à la commisération.... mais vous attendrissez le mien.... vous le pénétrez de douleur....

DESORMES; *il le serre dans ses bras.*

M. DE FRANVAL. *Les Domestiques sont éloignés.* Fuyez, je vous en conjure.... fuyez, je me charge de tout.

DESORMES; *il lui fait signe qu'il n'y peut consentir.*

M. DE FRANVAL.

Vous voulez mourir....

(*Desormes le regarde, & se rejette dans son sein.*)

M. DE FRANVAL.

Vivez, malheureux !...je vous en conjure, au nom de vos parents.... au nom de votre pere, si vous l'avez encore....

DESORMES; *il tombe aux pieds de M. de Franval.*

M. DE FRANVAL.

Vous embrassez mes genoux ! Je vous l'ai dit.... un sentiment involontaire.... le sentiment le plus tendre parle à mon cœur pour vous....

DESORMES; *il saisit la main de M. de Franval, la baigne de ses larmes, & la baise plusieurs fois avec transport.*

M. DE FRANVAL.

Votre pere vit-il encore ?...

DESORMES, *d'une voix étouffée par les sanglots.* Le Ciel qui m'abandonne, le Ciel me l'a conservé.

M. DE FRANVAL.

Il vous aime?...

DESORMES.

Il me l'a témoigné bien tard; mais je meurs plus tranquille, puisque je n'en suis plus haï.

M. DE FRANVAL.

Qui êtes-vous?

DESORMES.

Ne me connoissez pas.

M. DE FRANVAL.

Vous me refusez?...

DESORMES.

Je le dois.

M. DE FRANVAL.

Vos parents me sont-ils connus?

DESORMES.

Oui....

M. DE FRANVAL.

Où sont-ils?

DESORMES.

Par pitié....

M. DE FRANVAL.

Répondez-moi.... D'où êtes-vous?

DESORMES.

De Grenoble....

M. DE FRANVAL.

Comment?...

DESORMES.

Ah! laissez-moi mourir....

M. DE FRANVAL.

Désormes! répondez-moi.... Votre pere vit encore.... Eh! pourquoi l'avez-vous quitté?...

DESORMES.

Il me haïssoit....

M. DE FRANVAL.

Qu'aviez-vous fait?...

DESORMES.

J'avois défendu mes droits contre une belle-mere implacable.

M. DE FRANVAL.

O Ciel ! regarde-moi . . . . tes traits. . . .

DESORMES.

Défigurés par le temps & le désespoir, font-ils reconnoissables ?

M. DE FRANVAL.

Seroit-il vrai ? . . . Franval . . . . quoi ! serois-tu ? . . . Ah ! parle . . . . réponds-moi. . . .

DESORMES.

Que voulez-vous savoir ? . . .

M. DE FRANVAL.

Si je suis le plus infortuné des peres . . . .

DESORMES, *tombant à ses genoux.*

Me le pardonnez-vous ?

M. DE FRANVAL, *avec un cri.*

C'est lui !

DESORMES, *à genoux devant lui, & lui tendant les bras.*

Voilà votre victime !

M. DE FRANVAL, *l'embrassant avec transport.*

Mon fils ! quoi ! c'est toi que je tiens dans mes bras ?

DESORMES.

Ah ! mon pere, je vous retrouve !

M. DE FRANVAL.

Quoi ! lorsque le repentir d'une mere expirante vient de te disculper à mes yeux, quand je reconnois mon injustice, quand je te revois, l'on prépare ton supplice, & l'opprobre t'attend ! . . .

DESORMES.

Ah ! je ne l'ai pas mérité plus que votre haine, & que cette malédiction cruelle, dont jadis vous m'avez accablé !

M. DE FRANVAL, *avec le plus grand désordre & le désespoir le plus marqué.*

Tu déchires mon cœur . . . . ô mon fils ! . . . ô mon cher fils ! . . . Mais en ce moment, grand Dieu ! on t'accuse, on conspire ta perte . . . . si je tarde un instant . . . . reste ici . . . . je cours après Sirvan . . . . il ne sait pas . . . .

ô mon fils ! c'eſt moi ſeul qui t'ai plongé dans cet horrible abîme !

DESORMES.

Mon pere ! ...

M. DE FRANVAL, *courant aux Domeſtiques qui ſont dans l'enfoncement, les faiſant entrer, leur parlant avec l'action la plus animée, d'une voix mêlée de ſanglots, leur prenant les mains, leur montrant Déſormes.*

Venez, mes amis ! ... celui que vous voyez, cet infortuné .... c'eſt mon fils ! ... ne l'accablez pas .... il n'eſt point coupable .... ayez pitié de moi .... ayez pitié de lui .... je vais .... je cours .... ô Dieu ! permets qu'il en ſoit encore temps !

(*Il ſort par la porte du fond ; Déſormes le ſuit juſques dans l'enfoncement ; il lui tend les bras, juſqu'à ce qu'il ſoit cenſé ne le plus appercevoir ; il reſte dans la piece du fond, environné de tous les Domeſtiques.*)

Fin du quatrieme Acte.



ACTE CINQUIEME.

Pendant cet entr'acte, le fond du Théatre reste toujours ouvert; on voit Déformes se promener, s'asseoir, se lever; son agitation, son désordre est extrême; les Domestiques se parlent entr'eux, se regardent, ont l'air de le plaindre.

SCENE PREMIERE.

JULIE, LOUIS.

LOUIS, *allant au devant de Julie, qui sort de l'appartement de Clémentine.*

EH bien! Julie.... Mademoiselle....

JULIE.

Il ne faut pas encore désespérer de sa vie.

LOUIS.

Combien nous perdrions, si ce coup nous l'enlevoit.

JULIE.

Elle a repris connoissance, & son esprit paroît plus tranquille; il semble que cette derniere crise ait rappellé sa raison: mais elle refuse tout soulagement.... elle pleure, nomme Déformes, & tout-à-coup ses pleurs se sechent; elle tombe dans une rêverie profonde, & n'en sort que pour prononcer encore le nom de son amant.

LOUIS, *vivement.*

M. de Franval a couru sur les pas de M. de Sirvan; il étoit dans le plus grand désordre.... Nous nous étions éloignés par respect; il nous a fait approcher, & nous a dit: « mes amis, c'est mon fils, il n'est point cou-» pable.... ne l'accablez pas.... ayez pitié de moi... » ayez pitié de lui». Il est sorti; les pleurs baignoient son visage.... nous ignorons ce que cela signifie.

JULIE.

Son fils! Déformes, son fils!

LOUIS.

Il nous l'a dit.

JULIE.

Grand Dieu ! toucherions-nous au terme de nos maux.... Ah ! c'est Saint-Germain.



SCENE II.

LOUIS, SAINT-GERMAIN, LOUIS.

JULIE.

Vous voilà !

SAINT-GERMAIN, *en veste de Courier, bottes aux jambes, fouet à la main.*

Oui, mon maître & M. de Franval le fils arrivent. J'ai pris les devants. Ils seront ici dans une demi-heure.

JULIE.

Depuis que vous êtes parti, il s'est passé dans ce Château des choses bien étonnantes.... Clémentine a pensé perdre la vie.

SAINT-GERMAIN.

O ciel !

JULIE.

Et l'auriez-vous jamais cru ?... Désormes....

SAINT-GERMAIN.

Eh bien ?

JULIE.

Il y avoit dans ce secretaire une somme assez considérable.... & pendant la nuit il a disparu, emportant avec lui cet argent qu'il venoit de recevoir.

SAINT-GERMAIN.

Comment ?

JULIE.

Tout dépose contre lui, tout le condamne, & personne ne peut douter....

SAINT-GERMAIN.

On l'accuse ?

JULIE.

On va le livrer aux mains de la Juftice.

SAINT-GERMAIN, *jettant un grand cri.*

Ah, Dieu! ah jufte Dieu!

(Il fort avec précipitation).



SCENE III.

JULIE, LOUIS.

JULIE.

QUE dit-il?... où court-il?...

LOUIS.

Mademoifelle.... fi M. Déformes n'étoit pas criminel...

JULIE.

Je ne fais plus que penfer... ce que vous m'avez dit, la furprife, le crix, l'état affreux de Saint-Germain, fa fuite précipitée, tout me confond, tout auroit mon incertitude... courons vers Clémentine.... Si Déformes eft juftifié, quel autre, plutôt qu'elle, a befoin d'en être informé.

(Déformes paroît dans le fond).

LOUIS, *le montrant à Julie.*

Le voilà.

JULIE.

Calmez, s'il fe peut, fa douleur.... encouragez-le à ne rien négliger pour fa juftification.... elle nous eft à tous auffi néceffaire qu'à lui-même.

(Elle fort & rentre chez Clémentine).

(Déformes s'avance lentement. Il a l'air fombre, il eft défiguré, il leve quelquefois les yeux au ciel. Les Domeftiques font dans l'enfoncement; tous paroiffent confternés).





SCÈNE IV.

DESORMES, LOUIS.

LOUIS, *allant à Désormes chapeau bas, & lui parlant avec autant d'intérêt que de douceur.*

M. Déformes.... Monfieur...

DESORMES.

Mon ami!... je n'ofe vous interroger.... ah! mon ami....

LOUIS.

Parlez, ne craignez rien... ne croyez pas que je vous accufe... Non, non, je vous ai toujours cru incapable de rien faire contre la probité.

DESORMES.

Ce n'eft pas de moi dont il faut s'occuper.... ne me cachez rien.... en eft-ce fait? ai-je tout perdu? votre maitreffe.... Mademoifelle de Sirvan.

LOUIS.

Elle vit encore.

DESORMES.

O dieu! je te rends grace!... qu'elle me furvive, & je meurs plus tranquille.

LOUIS.

Ah! Monfieur! vous ferez juftifié.... le ciel ne permettra pas que vous foyez condamné fur de fimples apparences. Nous vous refpectons... nous vous aimons tous; il n'eft aucun de nous qui ne vous foit redevable de quelques bienfaits, & tant de bonté, tant d'humanité, ne font pas d'un cœur fait pour une baffeffe.

DESORMES.

Ton eftime m'eft bien chere... va, je n'en fuis pas indigne... Si Clémentine n'exiftoit pas, ton cœur feroit le feul qui m'eût rendu juftice.



SCENE V.

CLÉMENTINE, DÉSORMES, JULIE, LES DOMESTIQUES, *dans la piece du fond.*

CLEMENTINE, *parlant à Julie. Son désordre est moins grand; sa force revient par gradation dans le courant de la scene.*

NON, non, tes conjectures ne sont pas fausses.... Non, Julie, j'en crois ton récit, & mes pressentiments.... ah! Désormes, je vous cherchois....

DESORMES.

Eh quoi! vous daignez voir encore un infortuné....

CLÉMENTINE.

Mes jours ne sont-ils pas attachés aux vôtres? pensez-vous que je survécusse un moment au coup qui vous frapperoit... mais, que m'a dit Julie?... elle m'a parlé de M. de Franval, de votre pere... hélas! mes idées sont encore à tel point confuses.... quel rapport votre pere, & M. de Franval?...

DESORMES.

Il est de mon destin d'être funeste à tout ce qui m'est cher... ce pere qui m'accabla si long-temps de sa haine, & qui, désabusé, m'ouvre son sein, & me rend sa tendresse... C'est M. de Franval.

CLEMENTINE, *après un instant de silence, à Julie, d'une voie éteinte, & qui fait un effort pour se ranimer.*

Il ne périra point. (*à Désormes*). Votre sort va changer.... Un pere, son fils fût-il coupable, ne l'abandonna jamais, quand il put le sauver.

DESORMES.

En sera-t-il le maître?... il a couru sur les pas de M. de Sirvan.... il ne revient pas.... les plaintes sont portées... les indices me condamnent; & si le ciel ne prend ma défense, je suis perdu.

CLÉMENTINE, *avec la plus grande énergie.*

Non, mon cœur s'eſt ranimé ; j'ai recouvré la raiſon ; l'eſpoir vient de renaître dans mon ame... les préſages ne peuvent me tromper. L'infortune eſt à ſon terme... le ciel vous éprouvoit ; vous allez triompher.

DESORMES, *avec effroi.*

Quel bruit ſe fait entendre?...

CLEMENTINE, *avec la plus grande explosion.*

Je vous l'ai dit, nos malheurs ſont finis.



SCENE VI.

M. DE SIRVAN, *arrivant d'un côté avec un Exempt ;* M. DE FRANVAL, *accourt par le milieu du Théatre ;* VALVILLE, *botté, & ſon fouet à la main ;* SAINT-GERMAIN, M. DE FRANVAL, *fils, arrivent avec précipitation ;* CLÉMENTINE, JULIE, *ſont à droite du Théatre,* DESORMES *eſt au milieu ;* CHARLES, LOUIS, *& tous les Domeſtiques rempliſſent le fond de la ſcene.*

M. DE SIRVAN, *à l'Exempt, en lui montrant Déſormes.*

Le voilà, Monſieur, le voilà.

CLEMENTINE, *tombant dans les bras de Julie ; & les mains étendues vers ſon pere.*

Arrêtez.

DESORMES, *ſe jettant dans les bras de ſon pere.*

Mon pere !

M. DE FRANVAL *pere.*

Qu'allez-vous faire ?... c'eſt mon fils... égorgez-le dans mes bras.

M. DE SIRVAN.

Son fils !

M. DE FRANVAL *fils, se précipitant l'épée à la main, entre l'Exempt & son frere, qu'il couvre de son corps.*

C'est mon frere!... il n'est point coupable...

SAINT-GERMAIN, *tombant aux genoux de M. de Sirvan.*

Grand Dieu!... au nom du ciel... écoutez-moi...!

VALVILLE, *aux pieds de son pere.*

C'est moi, mon pere!... épargnez l'innocent.

M. DE SIRVAN, M. DE FRANVAL, ENSEMBLE.

Que dites-vous? Que dit-il?

VALVILLE & SAINT-GERMAIN.

Epargnez l'innocent.... C'est moi....

VALVILLE, *continuant.*

Mon pere, écoutez-moi... Déformes n'est point coupable... c'est votre fils...

M. DE SIRVAN.

Mon fils!...

VALVILLE.

Oui, cette nuit, quand tout le monde reposoit... moi seul....

SAINT-GERMAIN.

Ah! je suis plus criminel que lui!

M. DE SIRVAN.

Parlez... parlez....

VALVILLE.

Hier, j'ai joué, j'ai perdu. Ma parole étoit engagée. Je vous crains, je ne savois comment m'acquitter.... J'étois au désespoir... J'ai forcé cet honnête homme, en le menaçant de ma mort, à tremper dans mon crime.... vous dormiez, tout reposoit; ce bureau étoit ouvert, j'en ai enlevé l'argent qu'il renfermoit; je suis sortis avant quatre heures du matin, j'ai couru dégager ma parole. Je suis remonté à cheval, & j'ai été au devant de Franval à qui j'ai conté ma perte, mes chagrins, ma honte & mon crime... Son amitié généreuse alloit tout réparer.... j'arrive.... on m'apprend que Déformes... ah, Dieu! l'innocent va périr, & je suis

feul coupable ! mon pere, puniffez-moi ! n'épargnez point un fils qui vous déshonore ; percez mon cœur que le remords déchire... point de pitié, frappez ! je meurs en vous béniffant.

M. DE SIRVAN, *après un moment de filence ; produit par l'étonnement que chacun éprouve du récit de Valville.*

Malheureux ! à quoi avez-vous expofez votre pere ? (*à Déformes*). Et vous, à qui j'ai fait l'injuftice la plus odieufe ?...

CLEMENTINE, *avec une joie tranquille.*

Ah ! je connoiffois bien fon cœur !

DESORMES, *éperdu.*

Monfieur... ô mon pere !... & vous, Clémentine ... ma chere Clémentine !...

(*Il fuccombe à fa joie, & fait figne qu'il ne peut plus parler*).

M. DE FRANVAL, *pere.*

Mon fils !... ce coup inattendu l'a faifi....

M. DE FRANVAL *fils.*

Mon frere, revenez à vous ... c'eft Franval qui vous ferre entre fes bras.

M. DE SIRVAN, *le preffant avec tendreffe.*

Mon ami ! pardonne-moi les maux que je t'ai caufés.

DESORMES, *revenant à lui, regardant tout ce qui l'environne, appercevant Clémentine, & difant d'une voix affoiblie, mais avec un vifage où fe peignent tous les fentiments dont il eft agité :*

Clémentine... elle me l'avoit bien dit... la voilà, mon pere, la voilà, j'ai penfé lui coûter la vie.

CLEMENTINE, *d'un ton le plus doux.*

Clémentine étoit-elle coupable ? & pourriez-vous la condamner encore ?

M. DE SIRVAN.

Mes torts font affreux !... (*à Valville*). Regardez l'abyme où vous m'alliez plonger. Jeune infenfé ! c'eft pour vous que l'honnête homme s'eft vu traiter comme un vil criminel... Concevez-vous les fuites terribles d'une

faute qui n'eſt que trop commune, & dont à votre âge on eſt loin de prévoir toutes les conſéquences? Si vous voulez que je l'oublie, publiez-la... vous même... je l'exige... & qu'au moins votre exemple & vos remords faſſent frémir, & retiennent tous ceux qui feroient tentés de vous imiter... & vous, Saint-Germain! vous! avoir eu la foibleſſe..:

SAINT-GERMAIN, *en pleurant.*

Je l'ai vu naître!

M. DE SIRVAN.

Je ne doute point de votre probité... je vois votre douleur, & je la crois ſincere... vous vous direz tout ce que je puis vous dire.

SAINT-GERMAIN, *embraſſant les genoux de M. de Sirvan.*

O mon maître!

M. DE SIRVAN.

Levez-vous, je vous pardonnne... (*à Valville*). Cette leçon eſt terrible... profitez-en....

VALVILLE.

Ah, mon pere! ah, Déſormes! rien ne peut égaler & ma honte & mon repentir, que le chagrin mortel d'avoir rendu ſuſpecte un moment la probité de l'homme que j'eſtime le plus.

DESORMES.

C'eſt cependant à cette faute que votre cœur ſe reproche avec tant d'amertume, que je dois le bonheur d'avoir retrouvé mon pere & Clémentine... Laiſſons-là nos malheurs paſſés, il me ſemble que ce n'eſt qu'un ſonge.

M. DE SIRVAN, *à M. de Franval, en lui montrant Déſormes.*

Mon ami, je te rends ton fils.

M. DE FANVAL.

Combien je ſuis coupable à ſon égard.... Que d'injuſtices à réparer!

DESORMES.

Vous ne me haïſſez plus, & tout eſt oublié.

M. DE SIRVAN, *à Déſormes.*

Je t'ai perſécuté bien cruellement, mon ami!... Clémentine te fera-t-elle oublier ma violence?

DESORMES.

Ah ! Monfieur !

M. DE SIRVAN, *à M. de Ftanval pere.*

Vous m'approuvez.... (*A Franval fils.*) Je ne crois pas vous offenfer.... J'ignorois leur amour, & vous êtes trop généreux. ...

M. DE FRANVAL *pere.*

Mon fils fait ce qu'il doit à fon frere....

M. DE FRANVAL *fils.*

Dites à mon ami .... que ce fentiment ajoute encore à celui de la nature. O mon frere ! jouiffez d'une félicité qui vous eft fi bien acquife. Mademoifelle, aimez en moi l'ami de votre époux. Je n'épargnerai rien pour mériter vorte eftime & fa tendreffe. Rendez-vous mutuellement heureux, je le ferai de votre bonheur.

DESORMES.

Mon frere .... mes larmes vous répondent pour moi.

(*M. de Sirvan uniffant Déformes & Clémentine.*)

CLÉMENTINE.

Ah, Déformes !

DESORMES.

Clémentine, que notre fort eft changé !

M. DE SIRVAN.

Venez, mes chers enfants.... Ce jour a été terrible ; qu'il foit fuivi des jours les plus heureux.... Vous ne me quitterez point.... Nous vivrons enfemble !... Je réparerai.... Oui, ma tendreffe vous fera tout oublier.

FIN.